



La Case Mag

AVRIL-JUIN 2025 | NUMÉRO 2

MAGAZINE TRIMESTRIEL

N° ISSN 3092-5681

Le trimestre
du musée

Frantz Fanon et
l'expérience noire

Dossier : sons de
l'être et de liberté



© Ousmane Ndiaye Dago, «Musée des Civilisations noires» (2018),
Photographie sur toile retouchée avec peinture, 100x150cm.

Le Musée des Civilisations noires

La Case Mag

AVRIL-JUIN 2025 | NUMÉRO 2

DANS CE NUMÉRO

3

Éditorial du Directeur
Au rythme de nos luttes

4

Le trimestre du musée
Jusqu'au cœur de l'année

8

Frantz Fanon et l'expérience noire
Penser, parler, panser

10

Dossier : sons de l'être et de liberté
Ce que la dépossession ne saurait ôter



L'Éditorial

Au rythme de nos luttes

Par Mouhamed Abdallah Ly

Directeur général du MCN



Ce deuxième numéro de La Case Mag préfigure la grande thématique 2026 du Musée des Civilisations noires (MCN) : «Les musiques noires». Son dossier spécial, «Sons de l'être et de liberté», explore les esthétiques musicales noires et rappelle combien la musique a toujours été, et demeure encore, au cœur des luttes de libération. Chants, sons et rythmes : les musiques noires ont constitué un levier de subversion politique face à l'oppression, à la discrimination et à la minoration... dans des configurations que nous aurons à discuter – et à écouter – tout au long de l'année 2026.

En attendant, la programmation 2025 se poursuit autour de «L'Année des Femmes noires». Ce trimestre aura aussi été marqué par l'exposition «Première ligne» d'Abdou Karim Ndoeye – honorée par la visite de Tiken Jah Fakoly (15 mai) – ou encore par la performance du Ballet national, en ouverture de la conférence «Anthropologie et expérience noire» (14-17 mai) organisée avec l'Association of Black Anthropologists.

Parallèlement, le colloque international «In the Shadow of Malcolm X» (19-21 mai) a examiné les liens entre islam et radicalisme noir. D'autres rencontres ont interrogé la notion de tradition (nouveau ciné-club Géttu Bëy, lancé le 18 juin), les langues africaines (avec Ken Bugul, le 22 juin), ou encore le panafricanisme et la Palestine (avec Momodou Taal, le 23 juin). En prélude à la conférence internationale du centenaire de Frantz Fanon en décembre 2025, les ateliers pédagogiques du MCN, menés dans plusieurs lycées de Dakar et sa banlieue en mai et juin, se poursuivront à la rentrée.

Alors, au café, dans votre salon ou à la plage... bonne lecture de La Case Mag !

“

LE MUSÉE CONTINUE D'INTERROGER LA NOTION DE TRADITION, LES LANGUES AFRICAINES OU ENCORE LE PANAFRICANISME ET LA PALESTINE

”

Le trimestre du musée

D'avril à juin 2025, l'espace a vibré au rythme de projections, expositions, concerts et rencontres. Artistes, chercheurs, élèves et militants s'y sont croisés. Retour en images sur quelques-uns de ces moments forts.



Conférence de Momodou Taal sur le panafricanisme et la Palestine

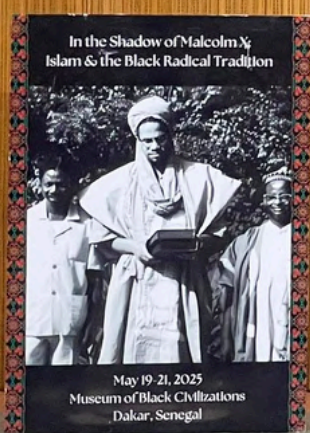
22 juin 2025



Visite de Tiken Jah Fakoly à l'exposition «Première ligne» de Abdou Karim Ndoye

15 mai 2025





Colloque «In The Shadow of Malcolm X:
Islam and the Black Radical Tradition»

19-21 mai 2025

Lancement de l'album «New
African Orleans» de Alune Wade

17 avril 2025



École décoloniale «Savoirs,
Idées, Réseau, Archives»

15 mai 2025

Vernissage de l'exposition
«Immersion Sòobu» de Awa Sène Sarr

19 avril 2025





Lancement du ciné-club Géttu Bëy par la projection de «Goufdé» d'Oumar Ba

18 juin 2025

Discussion avec Ken Bugul sur le massacre de Soweto et les langues africaines

21 juin 2025



Concert d'assiko à la journée internationale des musées

18 mai 2025

Club de lecture de la Bibliothèque Nomad x Noname Bookclub

28 juin 2025



6



LA CASE MAG • N° 2 (AVRIL - JUIN 2025)



Visite de prélats et évêques
des Conférences Épiscopales

16 mai 2025

Symposium «La démocratie au
féminin» en hommage à Fatou Sow

15-17 mai 2025



52e anniversaire de la mort
d'Omar Blondin Diop

11 mai 2025

Ateliers de cartographie alternative
Abafa(ba)zi par Laeïla Adjovi

24 mai 2025 ; 21 juin 2025



Fanon expliqué aux lycéens

Dans le cadre du centenaire de la naissance de Frantz Fanon et en prélude au colloque de décembre 2025, le Musée des Civilisations noires (MCN) a organisé en mai et juin des ateliers pédagogiques dans plusieurs établissements de Dakar et sa banlieue, sous la coordination de l'historienne Céline Labrune Badiane. Avec la lecture de textes par l'artiste Pavely Manga et la projection du film «Fanon hier, aujourd'hui» d'Hassane Mezzine, les élèves ont découvert la pensée et l'engagement de Fanon dans les luttes de décolonisation et pour l'unité africaine. Pour beaucoup, il s'agissait d'une première rencontre. Dionsaba D., lycéenne en Terminale à Yeumbeul, a souligné qu'il «offre à la jeunesse sénégalaise une boussole intellectuelle et un appel à l'action». Sa figure a résonné comme un modèle inspirant, porteur d'un message de dignité et d'émancipation.



Atelier au lycée El Hadj Ibrahima Diop (Yeumbeul)

11 juin 2025

Atelier à la Maison de la Sagesse (Dakar)

30 mai 2025



Atelier au lycée Limamou Laye (Guédiawaye)

3 juin 2025





Discours d'ouverture du Directeur général dans la Galerie Penc

14 mai 2025

Prestation d'ouverture du Ballet national dans la Galerie Penc

14 mai 2025



Panel «Préservations culturelles et archives familiales» dans la Salle Afrotopia

15 mai 2025

Anthropologie et expérience noire

Pour la première fois depuis sa création il y a 50 ans, la conférence annuelle de l'Association of Black Anthropologists (ABA) s'est tenue en Afrique, du 14 au 18 mai 2025 ! Organisée en partenariat avec la Society of Black Archeologists (SBA), le collectif Black in Biological Anthropology, l'URICA (IFAN-UCAD) et le MCN, cette édition avait pour thème : «L'anthropologie et l'expérience noire». Pendant quatre jours, des chercheurs venus d'Afrique, des Amériques et d'Europe ont partagé leurs travaux, interrogé les cadres de leur discipline et imaginé ensemble un avenir pour une anthropologie ancrée dans les réalités de la Global Blackness. Cette rencontre s'est voulue plurielle : l'ABA y a trouvé un nouveau souffle sur le continent et le MCN a ouvert un espace d'échange à la croisée des traditions intellectuelles africaines et diasporiques.

Dossier
**SONS DE L'ÊTRE
ET DE LIBERTÉ**



SOMMAIRE DU DOSSIER

12 L'océan comme couloir
Au croisement des mondes atlantiques

Par Maysa Waaly

*Journaliste
Indépendant, Dakar

16 Défiances soniques
Résister, chanter, déségréguer

Par Sean Jacobs

*Professeur de Relations internationales
The New School, New York

18 Chant à l'au-deçà
Le souffle des femmes-falaises

Par Aïcha Euzet

*Écrivaine, dramaturge, metteuse en scène
Compagnie Njël, Thiaroye/Montpellier

L'OCÉAN COMME COULOIR

Au croisement des mondes atlantiques

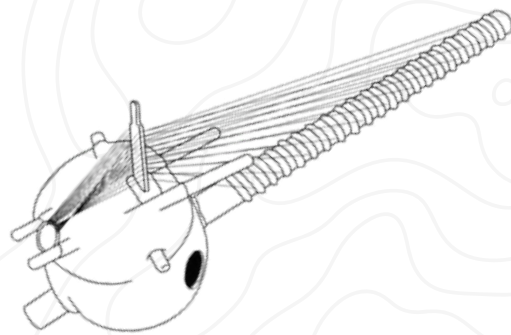
**DES RIVES DU FLEUVE NIGER AU
DELTA DU MISSISSIPPI, LA KORA ET LE
BANJO DIALOGUENT DANS LE TEMPS.**

La musique n'a pas de frontières. Expression galvaudée s'il en est, souvent utilisée pour donner à l'art un caractère universel qui le ferait voyager d'un coin à l'autre du monde. Entre l'Afrique de l'Ouest et les Amériques, l'adage est pourtant loin d'être banal. La circulation des rythmes, des sonorités et des instruments y a suivi le souffle violent de la traite transatlantique.

Des racines au bayou

Les Africains réduits en esclavage ont transporté avec eux un corpus d'expressions artistiques ou en ont créé en s'adaptant aux contextes. Le musicien de jazz sénégalais Alune Wade en fait l'illustration avec son dernier album en date, «New African Orleans», sorti en avril 2025. Une traversée sonore qui montre comment des éléments essentiels de l'expression musicale ont survécu à travers les siècles, entre les côtes d'Afrique de l'Ouest, les rives du Congo et les plantations du Mississippi, de Cuba ou du Brésil.

«Tukki, des racines au bayou», film documentaire qui accompagne l'album d'Alune Wade, poursuit cette exploration des liens historiques et musicaux entre l'Afrique de l'Ouest et la Nouvelle-Orléans, berceau du jazz. Aux États-Unis, les rythmes africains sont en effet si présents qu'on les retrouve dans tous les genres populaires que l'industrie américaine a fait voyager dans le monde. Ces traditions musicales,



Par Maysa Waaly

*Journaliste
Indépendant, Dakar





Pharoah Sanders, Elvin Jones ou Manu Dibango.

Mélancolie et ferveur

En Amérique du Sud également, des mélodies, des sonorités et des rythmes porteurs d'une mémoire africaine persistent dans des expressions comme le tango – exploré dans le documentaire «Tango Negro, les racines africaines du Tango» du réalisateur angolais Dom Pedro –, mais aussi la bossa nova, la samba, la cumbia et bien d'autres genres nés des rencontres entre Africains déportés, Amérindiens autochtones et populations issues de la colonisation européenne.

Ces musiques jouées lors de fêtes comme les carnivals ont longtemps été invisibilisées. Mais elles sont aujourd'hui devenues incontournables dans le répertoire du patrimoine immatériel de différents pays des Amériques ; de la Bolivie au Brésil en passant par l'Uruguay et l'Argentine – même si dans ce pays, la politique d'extermination des Noirs a voulu effacer les traces de leur présence et de leur influence.

L'influence des sonorités africaines se retrouve aussi dans la rencontre entre religions africaines et catholicisme : le candomblé et l'umbanda au Brésil, la santería à Cuba, les negro-spirituals et le gospel dans le Sud des États-Unis. Ces chants, interprétés avec mélancolie, rythme, ferveur et passion, érigent autant de ponts entre les mondes atlantiques. □

transmises par les esclaves, se sont mêlées à des influences européennes. Dans les plantations et les champs de coton, la musique a servi à s'encourager, à atténuer la dureté du labeur.

Les Atlantiques noirs

Ces allers-retours nourrissent ainsi l'émergence de nouveaux genres aussi divers que le blues, le jazz, le rock, le rhythm and blues, la salsa, le zouk jusqu'à la rumba. À mesure que les instruments européens s'adaptent aux rythmes africains, d'autres styles se développent après la Seconde Guerre mondiale : la soul, musique populaire née à la fin des années 1950, marquée par une forte intensité émotionnelle et des rythmes dansants ; le funk qui émerge au milieu des années 1960 ; puis le hip-hop, apparu une décennie plus tard, fortement influencé par les deux premiers.

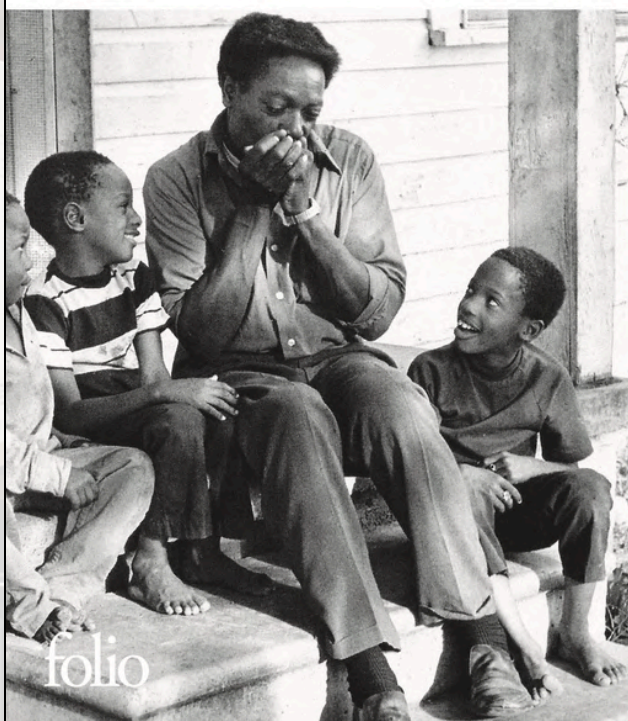
Dans un mouvement inverse, des soldats américains ramènent, dans leurs «bagages», le jazz en Afrique, notamment à Saint-Louis du Sénégal. De nombreux groupes s'y forment alors, sans forcément jouer ce genre musical, mais en reprenant le terme dans leur nom. C'est dans cette ville qu'est organisé, depuis le début des années 1990, le festival international de jazz où se sont produits de grands noms comme Archie Shepp, Lucky Peterson, Ali Farka Touré, Joe Zawinul, Marcus Miller,



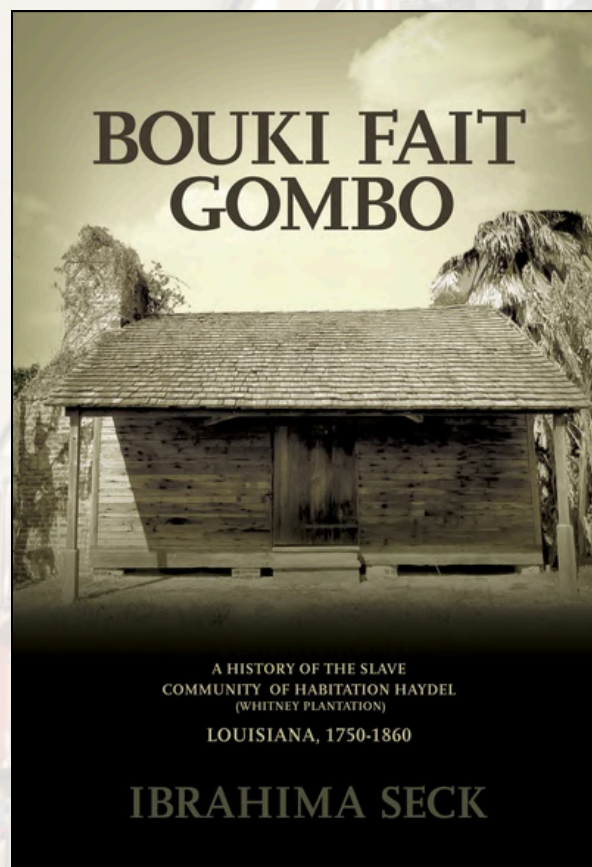
La Case Mag recommande...

LeRoi Jones

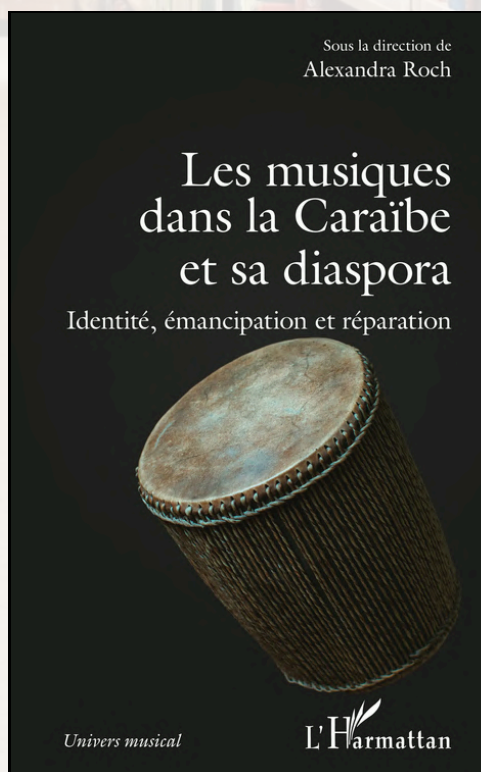
Le peuple du blues



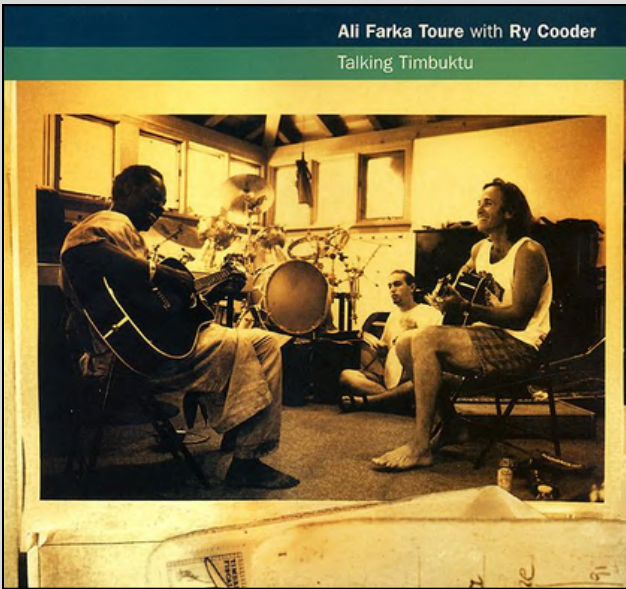
LeRoi Jones (1968[1997]), *Le peuple du blues*, Paris : Gallimard, 336 p.



Ibrahima Seck (2014), *Bouki fait Gombo*, Nouvelle-Orléans : University of New Orleans Press, 215 p.



Alexandra Roch (dir.) (2024), *Les musiques dans la Caraïbe et sa diaspora*, Paris : L'Harmattan, 268 p.

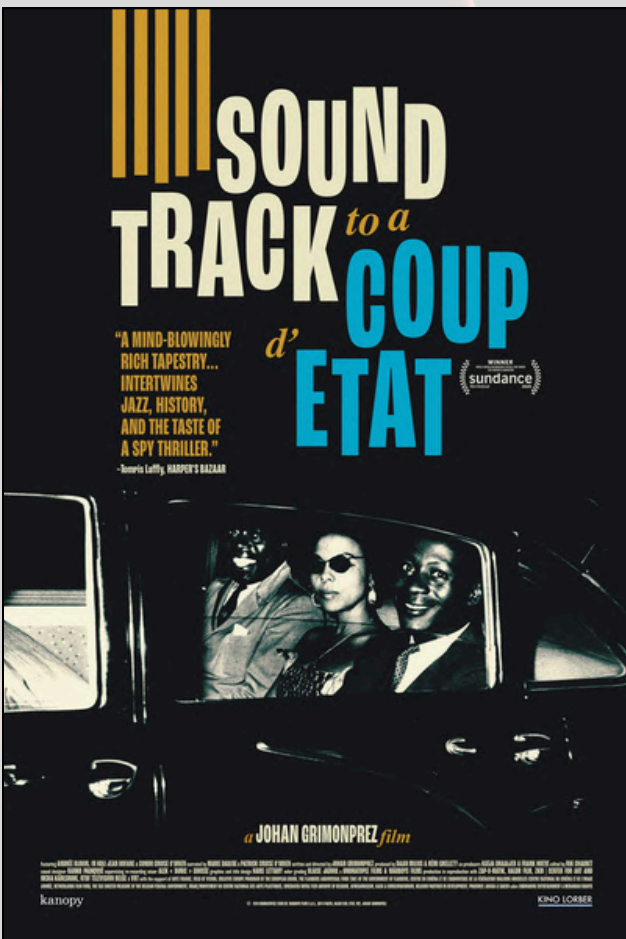


Ali Farka Toure, Ry Cooder (1994), *Talking Timbuktu*, prod. World Circuit, 60mn.

Alune Wade (2025), *New African Orleans*, prod. ENJA/Yellow Bird, 54mn.



Ryan Coogler (dir.) (2025), *Sinners*, prod. Proximity Media, 137mn.



Johan Grimonprez (dir.) (2024), *Bande-son à un coup d'État*, prod. Onomatopée Films/Warboys Films/Zap-O-Matik/BALDR Films, 150mn.





DÉFIANCES SONIQUES

Résister, chanter, déségréguer

Par Sean Jacobs

*Professeur de Relations internationales
The New School, New York

Adapté et traduit de l'anglais par Florian Bobin

SOUS L'APARTHEID, EN AFRIQUE DU SUD, DES MUSICIENS ONT DÉFIÉ LA SÉGRÉGATION PAR LEURS VOIX ET LEURS INSTRUMENTS.

Entre 1960 et 1968, pas moins de trente-trois pays africains accèdent à l'indépendance. Pour nombre de ces territoires, la libération du joug étranger marque une étape importante d'un processus de décolonisation plus large. Au sud du continent, une trajectoire s'en distingue pourtant.

Indépendance confisquée

La proclamation de l'indépendance de l'Afrique du Sud, en 1961, s'accompagne d'une intensification de la répression exercée par le régime d'apartheid contre la population noire. Il devient désormais interdit aux Noirs de s'organiser contre la ségrégation raciale, sous peine d'être qualifiés de terroristes. En mars 1960 déjà, lors du massacre de Sharpeville, la police abattait 69 personnes et en blessait 180 autres. Quelques mois après la mort en détention de Looksmart Ngudle – premier d'une longue liste de prisonniers politiques à subir ce sort –, Nelson Mandela est condamné, en 1964, à la prison à vie avec neuf autres dirigeants du Congrès national africain (African National Congress, ANC). Les années suivantes marquent l'accélération, par le gouvernement, de l'expulsion forcée de trois millions



de Noirs des nouvelles «zones réservées aux Blancs», les contraignant à vivre dans des townships ségrégués et précarisés. Le Parlement, composé exclusivement de Blancs, sonne le glas en 1970 en adoptant une loi qui prive les Sud-Africains noirs de leur citoyenneté et les réduit au statut d'habitants de l'un des dix «homelands tribaux» désignés.

Dans ce climat d'oppression, l'expression artistique représente une activité à haut risque. Dans le domaine musical, les restrictions sur les lieux de concert et l'obligation faite aux Noirs de porter un «passeport» dans les zones «blanches» sont monnaie courante. En plus de la censure ouverte, la prééminence de maisons de disques peu scrupuleuses et la pression exercée sur les groupes pour qu'ils jouent des musiques dites «tribales», afin d'être diffusés par la radio d'État – seul canal autorisé –, contraignent de nombreux artistes à l'exil. Parmi eux, Hugh Masekela, Miriam Makeba et Abdullah Ibrahim quittent le pays.

Le récit convenu présente l'âge du renouveau de la musique sud-africaine à partir des années 1980, porté par la résurgence du jazz et de la pop nationale couplée à l'intérêt international pour les «musiques du monde». La visite controversée de Paul Simon à Johannesburg en 1985, suivie de son album «Graceland» et de la tournée associée avec Hugh Masekela, Miriam Makeba et Ladysmith Black Mambazo, est souvent considérée comme un tournant.

Résister en existant

Pourtant, derrière l'exil, les années 1960 et 1970 sont aussi marquées par une grande vitalité musicale locale. De nombreux artistes restés dans les quartiers noirs et les townships continuent à jouer et à enregistrer des morceaux, offrant à leur public des échappatoires face à la dureté du quotidien : par leur simple existence, ils contestent les injustices de l'apartheid.

Plusieurs initiatives ont permis de redécouvrir cette musique méconnue. En 2004, le label sud-africain indépendant Sheer Sound publie «Soweto Blues : Jazz and Politics in South Africa», un CD accompagné d'un livre de la journaliste Gwen Ansell. Six ans plus tard, le label britannique Strut Records réalise l'une des entreprises les plus complètes pour faire connaître ces sons au grand public. Compilée par le collectionneur Duncan Brooker et l'historien Francis Gooding, la série «Next Stop...» rassemble trois CD consacrés à la musique des townships. Chaque volume explore une



période et un style musical différents, enrichi par des notes détaillées et des photographies d'archives inédites.

Les deuxième et troisième volumes – «Soultown : R&B, Funk & Psych Sounds from the Townships, 1969-1976» et «Giants, Ministers and Makers : Jazz in South Africa, 1963-1984» – offrent un panorama audacieux d'une Afrique du Sud noire résolument moderne. Une scène musicale qui défie les représentations imposées par les autorités et puise son inspiration dans le monde, tant sur le plan sonore que politique.

Sur «Soultown», les philosophies de la conscience noire héritées des luttes pour les droits civiques résonnent dans les orgues Hammond de Booker T et Jimmy Smith. L'esprit panafricain de ces enregistrements frappe également. L'Afrique du Sud, souvent perçue comme isolée du reste du continent, révèle ici des artistes revendiquant leur appartenance à un fonds culturel africain partagé. Sur un morceau de funk marquant, The Heroes invitent à «venir avec eux» à Lubumbashi, Kinshasa et sur les rives du lac Malawi. Le titre phare reste «Wait and See» du Heshoo Beshoo Band (littéralement «aller de l'avant avec force» en xhosa) qui marie le hard bop américain – ce jazz énergique des années 1950 – au mbaqanga sud-africain et aux influences du pianiste Abdullah Ibrahim.

Ces morceaux rappellent qu'au-delà des icônes internationales que sont Miriam Makeba, Hugh Masekela ou Abdullah Ibrahim, persiste un vaste catalogue, riche, varié et encore largement méconnu, de la musique sud-africaine de ces années de braise. □



CHANT À L'AU-DEÇÀ

Le souffle des femmes-falaises

Par Aïcha Euzet

*Écrivaine, dramaturge, metteuse en scène
Compagnie Njël, Thiaroye/Montpellier

Extraits de «Les Porteuses», in Njël (éd. Domens, 2025)

Keba

Keba

*Puisque le temps
m'engouffre dans ce quotidien*

Reste en moi

Keba

Keba

*Keba vieille femme revient
La jeune femme son corps ne lui appartient plus*

*La nuit La jeune femme a le sommeil agité
Elle a chaud elle ne dort plus
Keba apparaît au-dessus de son corps lourd*

*Elles reviennent ces mémoires du passé
Elles reviennent et regardent la nuit
Elles reviennent dans le pli
L'entre-monde est une cicatrice elles reviennent au creux
Dans les failles de ce monde elles ouvrent et entrent
Le ciel est rouge en haut des palmiers*

*Elles reviennent ces femmes-falaises aux abords de l'Océan
Elles ouvrent l'entre-monde ce que l'entre-monde offre
l'entre-monde comme guérison
l'entre-monde comme illusion
l'entre-monde est une cicatrice
Elles existent et y entrent quand l'esprit revient d'un endroit
caché du lieu connu*

LA CASE MAG · N° 2 (AVRIL-JUIN 2025)



Chant-pli chant-cicatrice chant-creux chant-faille chant-
entre-monde chant-guérison chant-silence chant-ouvre...

Chant à l'au-deçà. Réveil d'un espace entre les morts et
les vivants, d'un lieu où les oublié-e-s soufflent à nos
oreilles et prennent possession de nos corps. Je chante-
j'écris-je chante pour déjouer le quotidien de l'oubli, tel
un écho lointain qui revient m'habiter.

Des histoires invisibles, comme celles de *Mesdames
Tirailleurs*, invocation par le chant de leurs vies, de ce
qu'elles voudraient bien partager avec nous, les vivants
aujourd'hui.

Ces femmes de *Tirailleurs*, ces *Mesdames Tirailleurs*, ces
Mesdames Sénégal dans les campagnes militaires – de la
fin du XIXe siècle au début du XXe siècle – dites de
pacification à Madagascar, au Maroc, en Mauritanie, au
Mali, au Burkina Faso, au Niger, au Congo, au Sénégal...
Quelles étaient leurs vies, leurs histoires ? Qui étaient-
elles ? Que retient-on de leurs existences invisibilisées
dans les mémoires ?

C'est donc par le chant que je me souviens, que j'invoque
une mémoire qui n'est pas de moi mais qui entre en moi.
Cordes vocales, portes ouvertes sur un monde qui
échappe au regard.

Entendez-vous Keba ? Keba vieille femme, Keba femme-
tirailleur, Keba qui hurle en silence sa vie et celles de
toutes les femmes-falaises de l'Histoire.

La jeune femme porte dans ce lieu connu des invisibles elle
tremble dans les failles de ce monde ce monde qui l'entoure et
l'habite peuplé des rêves ceux qui ne finissent jamais d'où
l'on ne sort jamais enfermée au creux dans le pli toujours

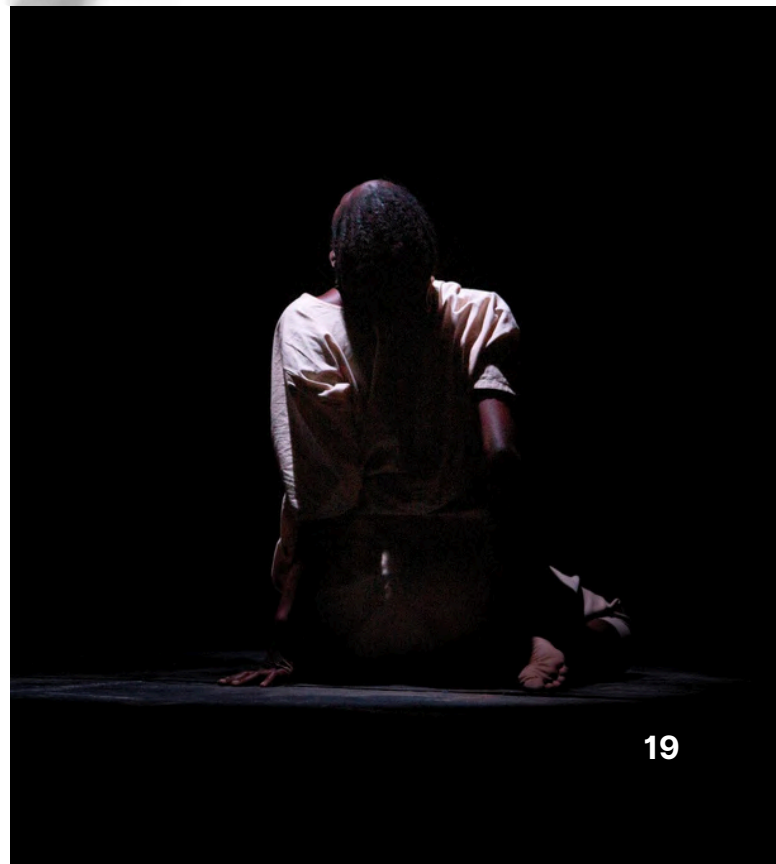
Elle ferme les yeux pour ne pas voir elle a peur
Ces mémoires du passé la réveillent au présent
Elles l'emportent avec elles le temps a disparu
La folie donne des mondes insoupçonnés des mondes qui
retirent à autrui dans lesquels on plonge sans savoir où ils
mènent

La jeune femme est de celles qui portent
La jeune femme serre son cœur et respire elle serre son cœur
et voit

Elle reste des heures dans le silence à attendre une réponse à
l'absence

Il n'y a rien sur cette histoire rien qu'on ne puisse trop en dire
rien qui ne puisse être regardé simplement puisque le temps a
enfoncé sous des dalles leurs mémoires des mémoires qui ne
peuvent s'écrire des mémoires qui reviennent autrement

Elle épouse l'absence et ouvre



La Case Mag

Rédacteur en chef & directeur artistique

Florian Bobin

Rédacteur en chef adjoint

Babacar Faye

Directeur de publication

Mouhamed Abdallah Ly

Auteurs contributeurs

Maysa Waaly

Sean Jacobs

Aïcha Euzet

Crédits iconographiques

Page 2 — Alliance française de Banjul, «Orchestre Jigéen ñi» (2025), Photographie.

Page 3 — Gustave Fall, «Mouhamed Ly à la Biennale de Dakar» (2024), Photographie.

Pages 4-9 — Moïse Nzalé, Ekaterina Golovko, Cherif Dieng, Mariam Diagana, Céline Labrune Badiane, Boudal Ndiath, Farba Diop, Karim-Daniel Clesca, «Programmation avril-juin 2025 du MCN», Photographies.

Page 10 — Daara J Family, «Cosaan» (2025) © Bois Sakre, Direction artistique de Selly Raby Kane ; Photographie de Naëtt Mbaye ; Assistance photo de Khaled Fhemy Mamah ; Scénographie de Cheikha Sigil, Ibrahima Sow, Kaak Söciety, Ameth Diaw ; Costumes de Selly Raby Kane, Mohamed Diouf, Cheikh Cissokho ; Maquillage et coiffure de Marieme Ngom, Ndeye Diakhou Marone ; Mobilier et textiles de DIOM, Aïssa Dione Tissus ; Visuel graphique de Papa Salmon Faye ; Régie de Laye Thiam ; Management de Seydou Guèye ; Direction exécutive de Merou Dieng ; Musique de Tche on the Beat, Daara J Family ; Arrangements, mixage et mastering de Tche on the Beat ; Masque de Napoleontsar ; Femme Cosaan incarnée par Oumy Marie Diallo.

Page 12 — Inconnu, «A black banjo player with a wooden leg» (1865), Photographie, Wellcome Collection, CC BY 4.0.

Page 13 — Robert Lee MacCameron, «Two Musicians» (sans date), Huile sur toile, 76,2x63,5 cm, CC BY 4.0.

Page 13 — Maria Eugenia Tita, «Batuque de Umbigada de Piracicaba» (2004), Photographie, CC BY 4.0.

Page 16 — UNESCO, «Miriam Makeba sur scène contre l'Apartheid» (1978), Photographie, CC BY-SA 3.0 IGO.

Page 17 — Godfrey Rubens, «Murder at Sharpeville» (sans date), Peinture, CC BY-SA 3.0.

Page 18 — Inconnu, «Colonne Kenifra - Transport de Sénégalais sur la ligne de feu» (1914), Carte postale.

Page 19 — Mokodu Fall, «Mesdames Tirailleurs», Tableau (2024), in *Les Porteuses*, Mise en scène de la Compagnie Njël, Photographie de Noreyni Seck, Institut français du Sénégal à Saint-Louis (2024).

Page 19 — Hawa Diakitè, «Keba», in *Les Porteuses*, Idem.

À propos de nous

La Case Mag, magazine trimestriel du Musée des Civilisations noires, se veut à la fois réceptacle et boussole : un regard rétrospectif sur les trois mois écoulés, une mise en lumière des grandes orientations du musée et une ouverture vers des horizons de réflexion critique. Son nom s'inspire de l'architecture même du musée, conçue à l'image des cases à impluvium de Casamance, espaces circulaires où se recueillent et se partagent les savoirs. Chaque numéro s'articule autour d'un dossier thématique, enrichi des contributions de plumes invitées, offrant ainsi une lecture vivante et engagée des dynamiques culturelles et patrimoniales à l'œuvre. Plus qu'un simple compte rendu, *La Case Mag* constitue un espace d'idées et de dialogue où le passé éclaire le présent.



Une création continue de l'humanité

Musée des Civilisations noires
Autoroute prolongée
x Place de la gare
BP 21810 Dakar-Ponty

Site : www.mcn.sn
Mail : redaction@mcn.sn